Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

59 | 2008

**Les conjonctions en diachronie : parcours
sémantiques**

Les locutions conjonctives en question(s)

Leila Ben Hamad

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/626>

DOI : 10.4000/linx.626

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 83-94

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Leila Ben Hamad, « Les locutions conjonctives en question(s) », *Linx* [En ligne], 59 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/626> ; DOI : 10.4000/linx.626

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Les locutions conjonctives en question(s)*

Leila Ben Hamad
Université de Kairouan

La description des locutions conjonctives a généralement fait l'objet de deux postulats : d'une part, on admet qu'il s'agit de mots composés qui se distinguent, morphologiquement, des conjonctions simples ; d'autre part, on pose que ce sont de véritables unités équivalant aux conjonctions simples tant sur le plan fonctionnel que sémantique (Cf. notamment Brunot (1965 : 3), Arrivé, Gadet & Galmiche (1986 : 132), Wagner & Pinchon (1991 : 584), Grevisse (1993 : 1535-1536), Denis & Sancier-Château (1994 : 142), Riegel, Pellat & Rioul (1994 : 478), Garagnon & Calas (2002 : 75)). A la base de ces deux hypothèses, en outre, il y a un présupposé tacite : la langue comporte deux classes de mots que sont la classe ouverte des mots lexicaux, qui ont un poids sémantique important, et la classe fermée des mots grammaticaux, qui ont un sens purement grammatical. Les locutions conjonctives appartiennent, dans cette optique, à la sous-classe fermée des outils de subordination ou, en d'autres mots, font partie de la liste bien établie des « subordonnants » (Pottier (1962 : 118))¹. Or, ces assumptions et leur présupposé commun ne résistent pas longtemps à l'analyse.

1. Problèmes de définition et de délimitation

On constate que le terme de *locution conjonctive* présente un caractère d'évidence qui tendrait presque à rendre superflues toutes discussions sur son statut, et pourtant il résiste aux entreprises de délimitation et de définition linguistiques, comme l'ont parfaitement souligné Gross (1997 : 214), Gaatone (1997 : 175) et Mejri (1997 : 180). Il

* Je remercie chaleureusement Annie Bertin pour son aide précieuse. Je tiens aussi à remercier Hava Bat-Zeev Shyldkrot pour sa relecture attentive et ses remarques judicieuses.

¹ Notons cependant que d'un auteur à l'autre varie notablement la liste dressée.

n'est pas fait de distinction véritable entre *conjonctions* et *locutions conjonctives*. La différence entre elles, on l'a vu, est censée être purement quantitative². Aussi, met-on souvent en parallèle *locutions conjonctives* et *locutions prépositives*, du fait de l'identité partielle de leur appellation, et surtout de leur équivalence fonctionnelle. C'est le cas notamment chez Riegel & alii, qui estiment que « cette analogie formelle confirme l'identité fonctionnelle entre la préposition et la conjonction de subordination qui introduisent respectivement un groupe nominal et une proposition » (1994 : 478)³. D'une manière analogue, Le Goffic, bien que dans une optique différente, voit dans « *dès*/ / (*que*/P) ou *pour*/ / (*que*/P) » des groupes prépositionnels complétifs alors qu'« on a l'habitude de parler de « locution conjonctive » et d'analyser *dès que*/P ou *pour que*/P » (1993a : 436)⁴.

Ce qui frappe d'emblée, c'est donc l'absence de caractérisation spécifique des locutions conjonctives, reflétant la défaillance de critères identificatoires qui permettent d'en cerner les contours. Une telle attitude conduit à dénier toute légitimité à la notion de *locution conjonctive* ou du moins à reléguer ses représentants au second plan⁵. Sur le plan théorique, ce sont les notions anciennes ou plus récentes, de « particule » ou de « relateur » qui servent de soubassement au traitement homogène et unifié des locutions conjonctives, conjonctions simples et (ou) locutions prépositives, mettant en avant leur identité fonctionnelle. Loin de déloger la répartition traditionnelle des mots en neuf (ou huit)⁶, parties du discours, conçue sur la base d'une opposition systématique entre le lexique et la grammaire, on consacre, de la sorte, l'idée qui voit dans les locutions conjonctives une espèce de mots grammaticaux « invariables » et « vides de sens », et ignore par là-même leur comportement assez individualisé⁷.

² Ce point de vue, bien ancré dans les grammaires scolaires et universitaires, est adopté comme allant de soi.

³ Le rôle de la conjonction *que* a été comparé à celui de la préposition, (et notamment *de*), cette comparaison visant surtout à suppléer au parallélisme, impliqué par la terminologie traditionnelle, entre conjonction de subordination et conjonction de coordination.

⁴ Dans cette perspective, on voit dans *que*, un simple marqueur d'enchâssement, un « pur connecteur » ou un « outil de nominalisation », selon les termes de Le Goffic (1993 : 539), plutôt qu'une marque de subordination. Des positions similaires se retrouvent chez Zemb qui y voit « un simple indice de nominalisation d'une séquence à noyau verbal » (1972 : 23) ou encore Pottier, qui parle de *que*, en tant que « nominalisateur de syntagme verbal » (1962 : 190).

⁵ D'une manière générale, d'ailleurs, les locutions conjonctives occupent une place marginale dans les grammaires dites « de référence », les grands dictionnaires ou les manuels de vulgarisation universitaires ou scolaires.

⁶ Comme le note fort justement Mounin, « le nombre des parties du discours varie selon les grammairiens » (1974 [2004 : 250]). On citera, en outre, Brunot, qui observe que : « on n'a jamais pu se mettre d'accord sur le nombre de ces parties [les parties du discours] ». Ce qui prouve, selon lui, que : « le principe adopté n'est pas d'une grande solidité, ni d'une clarté indiscutable » (1926 : XIV).

⁷ La partition traditionnelle des mots en parties du discours (*partes orationis*) a pourtant fait l'objet de vives critiques. Ce parti-pris a d'ailleurs conduit nombre de grammairiens à renoncer au terme même de partie du discours, jugé conceptuellement défectueux et y substituer d'autres moins « compromis » tels que « *classes de monèmes* » (Martinet (1985 : 108)), « *espèces de mots* » (Wagner & Pinchon (1991 : 20)), « *catégories élémentaires* » (Le Goffic (1993 : 20)), « *classes syntaxiques* » (Riegel & alii (1994 : 118)), « *classes de mots* » (Wilmet (1997 : 41)), etc.

En somme, la notion de *locution conjonctive* s'avère fort peu précise⁸. Ce même flou affecte la classe, qui n'est pas clairement délimitée. Plusieurs grammairiens se sont ingéniés à mettre les locutions conjonctives en listes. Or, celles-ci ne sont jamais identiques, d'un ouvrage à l'autre. Grevisse (op. cit : 1536) en recense, par exemple, soixante (sans que sa liste soit exhaustive, comme l'indique le « etc. », sur lequel il la clôt) et écarte d'autres, en invoquant leur caractère sécable⁹. Ces dernières se trouvent, par contre, engrangées chez Wilmet (1997 : 547-548) ou Riegel & *alii* (op. cit. 478) ou encore Wagner & Pinchon (op. cit : 585), sans que les premières figurent nécessairement à leur nomenclature.

On s'aperçoit, dès lors, que l'unanimité est loin d'être faite sur ce qu'il est légitime de considérer comme une locution conjonctive. Encore faut-il reconnaître que la démarcation entre locutions conjonctives et conjonctions simples n'est pas toujours nette. Les limites qui les séparent sont instables et varient considérablement à tel point que certains considèrent les compositions graphiquement soudées (tels que *lorsque, puisque*) des conjonctions simples (Cf., par exemple, Denis & Sancier-Chateau (op.cit. : 143 et Garagnon & Calas (2002 : 75)) et d'autres rangent *quand, comme* et *si* parmi les locutions conjonctives (Cf., par exemple Gaatone (1981 : 206) et Wilmet (1997 : 547))¹⁰. Ces différences de traitement débouchent sur un éclatement de la « sous-classe » fermée des locutions conjonctives et obligerait finalement à y reconnaître une classe hétérogène¹¹, productive¹² et ouverte¹³. Force est de conclure au caractère « hybride¹⁴ » des locutions conjonctives, qui ne peuvent s'inscrire dans une logique de définition ni ne sont capables de subir une délimitation.

⁸ C'est pour cette raison, que la notion de *locution conjonctive* a fait l'objet de plusieurs controverses. Certains ont voulu en faire l'économie en ayant recours à d'autres concepts (Cf., par exemple, « *unités phraséologiques* » (Bally (1950)), « *lexies composées* » (Pottier (1974)), « *synthèmes* » (Martinet (1970)) ou encore « *unités polylexicales* » (Gross, G. (1996)), qui ne sont, à notre sens, pas moins problématiques.

⁹ Ce sont, selon Grevisse, « *des formules où il reste possible de donner aux éléments constitutifs leur valeur habituelle.* » (*Ibid.*).

¹⁰ On assiste à un flottement similaire dans les descriptions qu'on en livre, qui donne lieu à des interprétations si variées que le terme de *locution conjonctive* s'applique à des réalités qui pourraient même être contradictoires.

¹¹ Damourette & Pichon ont déjà esquissé cette disparité (1911-1940 : 315), affirmant que « ces conjonctions composées ne forment pas, quant à leur constitution, un groupe grammatical absolument homogène ». Le Goffic (1993a et 1993b) accrédite cette affirmation. Il ne se contente pas de constater le caractère hétérogène des locutions conjonctives, il a le mérite d'en proposer une classification en fonction de la catégorie grammaticale à laquelle appartient leur élément saillant.

¹² Notre emploi de l'épithète *productive* n'implique guère notre inscription dans un champ d'investigation bien particulier, comme le veut Dal (2003). Il nous engage inévitablement, par contre, dans une voie historico-étymologique. Signalons, au passage, le besoin toujours croissant, au fil des siècles, en locutions conjonctives, répondant à celui d'expression de liens de plus en plus nuancées.

¹³ En cela nous nous accordons à la position de Brunot (1926 [1965 : 4]) : « *Sur le principe, (...), aucune liste ne saurait être dressée : des composés de ce genre sont perpétuellement en formation, leur extension s'accroît ou décroît sans cesse ; j'entends qu'ils (...) gagnent en diffusion ou au contraire se restreignent. De sorte qu'il serait souvent téméraire d'affirmer qu'ils sont parvenus à l'état de complète réalisation.* ».

¹⁴ On doit cette dénomination à Traugott & Heine (1991). Elle permet, il faut le dire, d'éviter les écueils sus-mentionnés.

2. Sur le statut des locutions conjonctives

En général, les travaux traitant des locutions conjonctives signalent leur statut déviant, mais tout aussi généralement ce statut n'est qu'incidemment mentionné, sans attention soutenue sur tout ce qu'il a à révéler à propos de leur spécificité morpho-syntaxique et sémantique¹⁵.

2.1. Statut morpho-syntaxique

Comme on l'a vu ci-dessus, la tradition grammaticale s'accorde à caractériser la locution conjonctive comme un mot de relation et à l'assimiler à la catégorie simple correspondante¹⁶. On est en droit alors de réfléchir sur ses raisons d'existence. N'y a-t-il pas dans la notion même de relation qu'elle véhicule une particularité, certes relative, mais pour une bonne part, significative, qui doit être mise au compte – ou corrélée de l'opposition terminologique : conjonction/locution conjonctive ?¹⁷

Faisons d'abord remarquer qu'une locution conjonctive est formée d'au moins deux éléments, dont le second est « nécessairement » une conjonction, répondant, en cela, aux deux opérations distinctes qu'elle assure¹⁸ : elle est à même d'introduire une subordonnée et la relier, dans un rapport de dépendance syntaxique, à l'ensemble phrastique¹⁹, et, en même temps, fonder, conditionner, délimiter et restreindre la nature de la relation établie.

L'existence indépendante des deux éléments constituant la locution conjonctive prouve d'une manière tangible aussi qu'ils gardent leur individualité même s'ils sont amalgamés et quel que soit le degré de cet amalgame²⁰. En fait, *que* peut agir

¹⁵ Les locutions conjonctives ne font que rarement l'objet d'études propres. Elles sont souvent attachées, d'une manière ou d'une autre, à des mots dont le statut est « plus clair ».

¹⁶ Si la distinction entre locution conjonctive et conjonction simple n'a pas été véritablement faite c'est parce qu'elle est peu aisée : elle requiert, en effet, de séparer la locution conjonctive de l'un de ses constituants.

¹⁷ C'est à cette question, et à tant d'autres, que certains linguistes ont tenté d'apporter des éléments de réponse, sans qu'ils s'intéressent, particulièrement, à cette catégorie de mots. (Nous référons surtout à Mejri (1997)).

¹⁸ La structure d'un assez grand nombre de locutions conjonctives est ternaire (ex. *aussi longtemps que*) ou même quaternaire (ex. *en même temps que*). Nous pensons qu'elle concorde aussi avec leur fonctionnement trivalent ou tétravalent.

¹⁹ Nous renonçons à la notion de *proposition principale* et par là même à la conception strictement linéaire de la construction syntaxique. En cela, nous nous accordons à la position de Le Goffic, qui stipule que : « le fait de parler de « proposition subordonnée » suppose un verbe principal, mais n'entraîne pas l'existence d'une « proposition principale » (1993 : 43). L'auteur précise un peu plus loin : « L'analyse dite logique considère une phrase complexe comme une juxtaposition de propositions, alors que les propositions subordonnées sont enchâssées dans la structure générale de la phrase », pour conclure : « On peut donc légitimement parler de proposition subordonnée, mais il n'existe pas de « proposition principale » (op. cit. : 78).

²⁰ Gaatone (1981 : 206) distingue trois groupes de locutions conjonctives en fonction de leur degré de séparabilité, allant de locutions qui « autorisent toutes sortes d'insertions entre les deux éléments » jusqu'à

individuellement, et notamment dans les subordonnées conjonctives coordonnées. Voici quelques exemples très étalés en diachronie :

- 1) **Des qu'**Eneas vint an la terre
Et **qu'**esmeüe fu la guerre,
Venus la deesse d'amor
Ert de son fil an grant freor. (*Eneas*, v. 4297-4300 ; cité par Imbs (1956, p. 77)) (XII^e siècle)
- 2) **A çou qu'**il sont en tel martire
Et **qu'**ele le tenoit si court,
Uns haus hom repairoit de court
A grant compaignie de gent. (*Nouveau Recueil Complet des Fabliaux*, v. 138-141 ; cité par Buridant (2000, p. 605)) (XIII^e siècle)
- 3) **Alors que** tu seras a table et **que** les viandes posées, mets ung clos en la tuaille secrètement, et puis fais semblant que tu as oblié ton cutiaul. (*Le Roman des Sept Sages*, p. 119 cité par Imbs (op. cit, p.77)) (XIII^e siècle)
- 4) Et **après ce qu'**il a illuec rencoragé sez hommez et **qu'**il voit qu'il sont plus poissans que leurz contraires, il se part et se fiche la ou est le plusgrant esfroy. (*La fille du comte de Pontieu* ; cité par Martin (1971, p.332)) (XV^e siècle)
- 5) Mais (demanda Pantagruel), quand serez vous hors de debtes ? - Es calendes grecques, respondit Panurge, **lors que** tout le monde sera content, et **que** serez heritier de vous mesmes. (Rabelais, *Tiers livre*, p. 415) (XVI^e siècle)
- 6) **Lorsque** sa femme lui eut servi sa soupe, l'eut débarrassé de sa canardière et **qu'**il se fut assis sur le banc de noyer, il dit en s'approchant du feu. (H. de Balzac) (XIX^e siècle)
- 7) Puis, à tout hasard, appuie sur une touche et s'étonne d'entendre démarrer la machine, **tandis que** l'eau monte derrière le hublot et **que** le tambour se met en marche et brasse le linge. (Dormann, *La Petite main*, p. 48) (XX^e siècle)

celles « où la soudure des constituants est pour ainsi dire totale ». L'auteur précise judicieusement, au reste, qu'« insegmentabilité ne signifie pas inanalysabilité » (*Ibid*).

Aussi, est-il possible d'avoir un emploi absolu de l'élément sémantiquement « plein »²¹, qui précède *que* :

- 8) Il siet agu Et **lors** le roy entreprist a deffendre mestre Robert de paroles de tout son pooir. (Jean de Joinville, *Mémoires ou Vie de saint Louis*, p. 18)
- 9) Et vos pores veoir **tans dis**. Et son gent cors et son cler vis. (*Partenopeus de Blois*, Cité par Greimas(1968) et repris in Bat-Zeev Shyldkrot (1987, p. 47))
- 10) En **après**, lisant les belles chroniques de ses ancestres, trouva que Goeffroy de Lusignan estoit enterré à Maillezais (Rabelais, *Pantagruel*, p. 5 ; cité par Gougenheim (1974, p. 190)
- 11) Ma nièce ouvrit la porte qui donne sur le petit escalier et commença de gravir les marches, sans un regard pour l'officier, comme si elle eût été seule. L'officier la suivit. Je vis **alors** qu'il avait une jambe raide. (Vercors, *le Silence de la mer*, p. 30)²²

Cela étant, la locution conjonctive ne constitue pas une partie du discours – ni même une « sous-partie » – mais un certain type de restructuration de constructions régulières, fondée sur leur combinaison²³. Ces constructions primaires, répondant à de nouvelles règles combinatoires, se trouvent, elles-aussi, à la limite des parties du discours. Elles sont confrontées, pour ainsi dire, à une « dé-catégorisation » qui bloque leur fonctionnement de départ au profit d'un nouveau fonctionnement catégoriel, mais sans aucune marque morphologique d'intégration dans une nouvelle partie du discours.

2.2. Statut sémantique

Selon la tradition lexicographique et grammaticale, les locutions conjonctives sont unanimement censées coder de façon univoque. Les différents éléments qui la composent sont comme fondus dans un moule unique. Un seul et même contenu sémantique se trouve ainsi confié à différentes locutions conjonctives, qui ne sont généralement pas en mesure de le coder ou le nuancent d'une façon spécifique en y greffant « un surplus » de contenu²⁴. L'interprétation sémantique qui nous est fournie

²¹ Cf. pour une présentation-discussion de la question de « vide de sens », Kemmer & Bat-Zeev Shyldkrot (1996).

²² Notons que si *après* et *alors* jouissent toujours d'une existence indépendante de la séquence locutionnelle, tel n'est cependant pas l'état de *lors*, qui devient une forme désuète (mais se retrouve encore dans des expressions comme *dès lors*, *depuis lors* et *lors de*) et de *tandis* qui est totalement disparu.

²³ Nous nous inspirons ici largement des considérations de Gaatone (1981), Mejri (1997) et Gross et Prandi (2004).

²⁴ Nous rejoignons sur ce point la position de Gross & Prandi, qui écrivent à propos du mot de liaison que : « *comme son contenu peut être plus ou moins adéquat à la fonction qui lui est confiée, sa capacité de*

est, de ce fait, vague, schématique et fallacieuse²⁵. A titre d'exemple, le *GLLF* et le *TLF*²⁶ – analogues dans leurs principes – posent deux catégories de sens pour *alors que* et *tandis que*. En effet, dans le *GLLF*, on a aussi bien :

1. exprime le temps seulement («°au moment où°»).
2. exprime l'opposition seule («°tandis que°», «°bien que°») pour *alors que*,
que :
 1.
 - Marque la coïncidence de deux actions dans le temps («°pendant que°», «°dans le temps, le moment que°»).
 - marque la simultanéité de deux actions qui s'opposent.
 2. marque la substitution d'une action à une autre, l'opposition, le contraste de deux actions ou de deux faits. («°alors que°», «°au lieu que°»)

Le *TLF* définit *alors que* de la manière suivante :

1. Sens temporel : marque la simultanéité de deux procès.
2. Sens logique : traduit l'idée d'opposition
 - marque l'opposition sans plus ; tandis que
 - marque la discordance, l'incompatibilité des deux faits que l'on rapproche.

et *tandis que* :

1. introduit une subordonnée circonstancielle de temps.
 - °vieux ou littéraire : marque la simultanéité des procès de la principale et de la subordonnée en indiquant que les intervalles où ils sont vérifiés coïncident de bout en bout. Aussi longtemps que, tant que.
 - °marque la simultanéité des procès de la principale et de la subordonnée en indiquant que l'intervalle où est vérifié le procès subordonné est inclus dans celui de la principale.

coder une relation transphrastique donnée est par définition une valeur graduée, d'un minimum à un maximum. » Ils précisent que : « *dans un certain nombre de cas, il arrive qu'une expression atteigne un codage adéquat d'une relation transphrastique, mais il se peut aussi que le codage s'arrête à mi-chemin.* » Puis ajoutent : « *en présence de surcodage, l'expression ne se limite pas à identifier une relation conceptuelle concevable indépendamment mais enrichit cette relation de valeurs supplémentaires indissociable de la présence d'une expression donnée* » (2004 : 31-32).

²⁵ Considérer les locutions conjonctives comme de simples variantes, ayant le même sens aboutirait au sacrifice des nuances sémantiques, que les conjonctions « simples », vu leur grande polysémie, sont incapables de traduire et que la densité lexicale des locutions est capable, au contraire, de véhiculer.

²⁶ *Grand Larousse de langue française* [GLLF], *Trésor de la langue française* [TLF].

2. introduit une subordonnée circonstancielle d'opposition.

- l'idée de simultanéité reste plus ou moins perceptible. Alors que.
- l'idée de simultanéité s'efface Alors que, au lieu que.

Même si les définitions distinguent deux valeurs, la spécificité sémantique de chaque locution est reléguée au second plan : chaque locution est donnée comme synonyme possible de l'autre. Cela dit, nous ne souscrivons pas à l'idée que toute locution conjonctive constitue un bloc figé, inanalysable, dont le sens rompt tout lien avec celui de ses constituants. Nous sommes encline à penser, au contraire, que chacune se présente comme une réalité stratifiée²⁷, dans laquelle se superposent deux types de contenus sémantiques : un contenu structurant servant de cadre général à la matière sémantique propre à la locution conjonctive et un contenu structuré formé des divers sèmes spécifiques aux éléments qui la constituent. A vrai dire, nous admettons que l'on peut, en tout état de cause, retrouver, derrière l'apparent figement²⁸ des locutions conjonctives, la combinatoire sémantique qui les sous-tend. Cette combinatoire peut être mise concrètement en perspective par le biais d'une étude diachronique, qui doit aboutir *in fine* à délimiter les nuances sémantiques spécifiques que chaque locution conjonctive impose à la relation qu'elle établit²⁹. Une réflexion sur la diachronie, sur l'évolution des locutions conjonctives doit permettre, par ailleurs, d'examiner la manière dont la « globalisation »³⁰ sémantique s'est opérée pour chacune d'entre elles, de considérer la portée du transfert conceptuel dont leurs « constituants-têtes » se trouvent progressivement affectés et évaluer, précisément, le degré d'écart fait par rapport aux contenus sémantiques de départ³¹.

Ainsi, est-il tout à fait envisageable de soutenir que l'intérêt des locutions conjonctives réside dans le principe sous-jacent à leur formation, dans leur morphologie propre, et par conséquent dans leur structure sémantique. On peut résumer cette contribution en constatant qu'il reste bien des questions à étudier, dans le domaine des

²⁷ Les idées ici avancées s'inscrivent dans une tradition de réflexion inaugurée par Gaatone (1984) et poursuivie par Gross & Prandi (2004).

²⁸ D'après Dubois, « *le figement se caractérise par la perte du sens propre des éléments constituant le groupe de mots, qui apparaît alors comme une nouvelle unité lexicale, autonome et à sens complet, indépendant de ses composants* » (1994 [2002 : 202]). Cette attitude est partagée par plusieurs auteurs : « *Dans les suites figées, le sens n'est pas le produit des éléments composants* » (Clas & Gross (1998 :11)). Cf. aussi Durieux (1998 : 138) (« *Le figement lexical est une unité lexicale autonome, dont la signification est complète et indépendante de ses composantes. (...) L'objet auquel réfère le figement résultant est indépendant des référents des morphèmes composants* »).

²⁹ L'idée de fond de notre travail naît du constat qu'une relation comme la simultanéité temporelle admet d'innombrables locutions conjonctives différentes, qui sont parfaitement interchangeables, du point de vue de la légalité grammaticale, alors que chacune s'acquitte de sa fonction d'une façon qui lui est propre.

³⁰ Le terme de « globalisation sémantique » est souvent utilisé pour désigner la « non-compositionnalité » des suites opaques et figées (Cf., par exemple, Guimier & Oueslati (2006 : 29)). Pour notre part, nous retiendrons ce terme pour montrer que l'on peut, tout au contraire, calculer le sens « global » des locutions conjonctives à partir du sens de leurs composantes.

³¹ À propos de l'adjonction de *que* à *tandis* et *alors* et l'évolution sémantique subséquente, cf. Bat-Zeev Shyldkrot (1987).

locutions conjonctives. Notre conclusion sera plutôt une invitation à poursuivre l'investigation : étudier la structure interne des locutions conjonctives et montrer qu'elles ne sont pas aussi figées que le terme de *locutions* le laisse entendre.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARRIVE, M., GADET, F. & GALMICHE, M., 1986, *La Grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
- BALLY, C., 1965, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne, Francke.
- BAT-ZEEV SHYLDKROT, H., 1987, « *Quand, alors que et tandis que* : un cas classique d'évolution-sémantique », *Romance Notes*, 28, 1, p.45-50.
- BRUNOT, F., 1965, *La pensée et la langue*, Paris, Masson & cie.
- BURIDANT, C., 2000, *Grammaire nouvelle de l'ancien français*, Paris, Sedes.
- CLAS, A. & GROSS, G., 1998, « Classes de figement des locutions verbales » in Mejri, S. et alii (éd.), *Le Figement lexical*, p. 11-18.
- DAL, G., 2003, « Productivité morphologique : définitions et notions connexes », *Langue française*, 10, p.3-23, Paris, Larousse.
- DENIS, D. & SANCIER-CHATEAU, A., 1994, *Grammaire du français*, Paris, Le Livre de Poche.
- DUBOIS, J., GIACOMO, M., GUESPIN, L., MARCELLESI, C., MARCELLESI, J-P. & MEVEL, J-P., 2002, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse.
- DURIEUX, Ch., 1998, « Approches cognitives de l'appréhension du sens », in Mejri, S. et alii (éd.), *Le Figement lexical*, p.133-143.
- GAATONE, D., 1976, « Locutions prépositives et groupes prépositionnels », *Linguistics*, 167, p.15-33.
- GAATONE, D., 1981, « Conjonctions et locutions conjonctives en français », *Folia Linguistica*, 14, 1/2, Mouton Publishers, p. 195-211.
- GAATONE, D., 1984, « La locution ou le poids de la diachronie dans la synchronie », *Le Moyen français*, 14-15, p. 70-81, CERES.
- GAATONE, D., 1996, « Syntaxe, lexique et sémantique : quelques réflexions sur les problèmes de construction des subordonnées prépositionnelles », *Linx*, 34/35, p. 233-240, Hommage à Jean Dubois.
- GAATONE, D., 1997, « La locution : analyse interne et analyse globale » in Baltar (éd.), *La locution : entre langue et usages*, p. 165-177, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions.

- GARAGON, A.-M & CALAS, F., 2002, *La phrase complexe. De l'analyse logique à l'analyse structurale*, Paris, Hachette Supérieur.
- GOUGENHEIM, G., 1974, *Grammaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Picard.
- GREVISSE, M., 1993, *Le bon usage*, 13^{ème} édition refondue par A. Goosse, Bruxelles, Duculot.
- GROSS, G., 1988, « Réflexions sur la notion de locution conjonctive », *Langue française*, 77, p. 19-36.
- GROSS, G., 1996, *Les Expressions figées en français*, Paris, Ophrys.
- GROSS, G., 1997, « Du bon usage de la notion de locution » in Baltar (éd.), *La locution entre langue et usages*, p. 201-223, Fontenay-aux-Roses, ENS éditions.
- GROSS, G. & PRANDI, M., 2004, *La finalité, fondements conceptuels et genèse linguistique*, Bruxelles, De Boeck & Larcier.
- GUILBERT, L., LAGANE R. & NIOBEY, G., 1986, *Grand Larousse de la langue française*, 7 vol., Paris, Larousse.
- GUIMIER, C. & OUESLATI, L., 2006, « Le degré de figement des constructions « verbe + adjectif invarié », *Composition syntaxique et figement lexical*, p. 17-38.
- IMBS, P., 1956, *Les propositions temporelles en ancien français : la détermination du moment*, Paris, les Belles Lettres, Publications de la Faculté des lettres de l'université de Strasbourg.
- IMBS, P. (dir.), 1971-1994, *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle (1789-1960)*, 16 vol., Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique (t.1-10), Gallimard (depuis le t.11).
- KEMMER, S. & BAT-ZEEV SHYLDKROT, H., 1996, « The semantics of “empty prepositions” in French », in Casad H.E. (ed.) *Cognitive Linguistics in the Redwoods*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 347-389.
- LE GOFFIC, P., 1993a, *Grammaire de la phrase française*, Hachette Supérieur.
- LE GOFFIC, P., 1993b, « Les subordonnées circonstancielles et le classement formel des subordonnées » in Guimier, C. (éd.), *1001 circonstants*, p. 69-102, Caen, Presses universitaires de Caen.
- MARTIN, R., 1971, *Temps et aspect, essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris, Klincksieck.
- MARTINET, A., 1970, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Colin.
- MARTINET, A., 1985, *Syntaxe générale*, Paris, Armand Colin.
- MEJRI, S., 1997, *Le figement lexical. Descriptions linguistiques et structuration sémantique*, Thèse d'état, Publications de la Faculté des Lettres de la Manouba, Tunis.
- MEJRI, S., 1998, « Structuration sémantique et variation des séquences figées », in S. Mejri et alii (éd.), *Le Figement lexical*, p. 103-112.

- MEJRI, S., GROSS, G., CLAS, A. & BACCOUCHE, T. (éd.), 1998, *Le Figement lexical*, Rencontres Linguistiques Méditerranéennes, Tunis, CERES.
- MOUNIN, G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, Presses universitaires de France.
- MULLER, C. 1996, *La subordination en français*, Paris, A. Colin.
- MULLER, C., 2002, « Prépositions et subordination en français », *Scolia*, 15, p. 87-106, Strasbourg, Publication de l'université Marc Bloch.
- POTTIER, B. 1962, *Systématique des éléments de relation. Étude de morpho-syntaxe structurale romane*, Paris, Klincksieck.
- POTTIER, B., 1974, *Linguistique générale, Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. & RIOUL, R., 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- SANDFELD, K., 1965, *Syntaxe du français contemporain. Les propositions subordonnées*, Genève, Droz.
- WAGNER, R. & PINCHON, J., 1962, *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette Université.
- ZEMB, J.-M., 1972, *Métagrammaire. La proposition*, Paris, OCDL.